

II

**Le chevalier portugais Magrice
se rend en Flandre**

Comme nous l'apprend Camoëns, le chevalier portugais Magrice, non content de ne voir que des provinces baignées par le Tage et le Douro, avait voulu connaître les paysages des autres pays, les mœurs et la physionomie des peuples étrangers. « Je vous rejoindrai dans les plaines d'Albion, avait-il dit à ses pairs, les onze autres chevaliers, qui s'embarquaient à Porto. Puisqu'enfin l'occasion désirée m'est offerte, souffrez, chers et braves amis, que je fasse le voyage par terre, ma curiosité n'affaiblira ni l'honneur, ni le devoir. La mort seule pourrait m'empêcher de vous retrouver au rendez-vous. En ce cas, vous soutiendrez bien sans moi la gloire de notre patrie; mon absence ne refroidirait pas votre courage. Mais si mon cœur ne me trompe et si je ne suis abusé par une espérance trop ambitieuse, la fortune et ses fureurs jalouses ne m'op-

poseront que de faibles barrières et j'irai partager vos lauriers. »

Ses amis ne voulurent pas le contrarier. Après les avoir embrassés, il entreprit son voyage, passa les Pyrénées, traversa le royaume de France, pour gagner au plus tôt les pays arrosés par la Dendre et l'Escaut.

Car c'était surtout ceux-là qu'il aspirait à connaître. Ce qu'il en avait appris par des voyageurs, matelots, marchands, chevaliers ou moines errants, exerçait sur lui une véritable fascination.

Représentons-nous ce Magrice. Monté sur un palefroi richement harnaché, il est vêtu d'un haubert de mailles de fer et par dessus d'un surcot de drap rouge, sur lequel son écusson se détache en broderie d'or; il est coiffé d'un casque d'acier; une large et pesante épée pend à son ceinturon de cuir. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, robuste et bien découplé, au teint bruni par le hâle, à la physionomie ouverte et martiale, vive et résolue. Ce visage s'illumine de grands yeux bien fendus, pleins d'intelligence et de feu, aussi noirs que la couronne de cheveux crépus, dont les mèches débordent la visière relevée du casque. Le sourire des lèvres, où la fierté se tempère de bienveillance, complète la caresse des regards. En somme, un magnifique

exemplaire de sa race. S'il l'incarnait avantageusement au physique, il ne la représentait pas moins favorablement au moral. Sous tous les rapports, Magrice était bien un des parangons de ce peuple loyal, aux mœurs douces et pacifiques, qu'une noble cause seule appelait aux combats et aux actions violentes. De cette race aussi, il avait l'énergie sereine et gracieuse, la radieuse lucidité, une gaîté piquante mais courtoise, un esprit vif et prompt.

On conçoit dans ces conditions, que la Flandre et ses habitants lui réservaient des surprises qui n'iraient pas, surtout au début, sans quelques désillusions. Rebuté par nos défauts, ce n'est même qu'à la longue qu'il apprécierait nos qualités et que les siennes sympathiseraient avec les nôtres. Au premier contact avec des humains si différents de ses compatriotes, il aurait peine à s'accommoder d'une réserve qui confine à la hargne; il ne serait pas moins déconcerté, la glace étant rompue, par une cordialité intempestive et des effusions plutôt bourrues. D'humeur épaisse, de sang riche mais souvent aduste, ces tempéraments septentrionaux décourageraient sa spontanéité, sa verve, sa légèreté plaisante.

Lui qui venait d'un pays sociable et urbain entre tous, où la bonté s'extériorise en affabilité, où la politesse dégénère même en obséquiosité,

mettrait quelque temps avant de découvrir chez les nôtres une bonté non moins grande, peut-être même plus totale sous une enveloppe apathique sinon désobligeante, sous des dehors distants, des repliements farouches. Mais par la suite il serait tout acquis à cette âme si différente. Il priserait même ces alternatives de concentration taciturne, presque surnoise, et d'expansion débridée. Loin de s'en offusquer, il aimerait jusqu'aux explosions de ces ardeurs, lesquelles pour avoir été longtemps refoulées, n'en ont couvé qu'avec d'autant plus d'impatience et d'intensité, jusqu'au moment de se projeter en de superbes flammes de passion magnanime ou de sublime héroïsme.

Par exemple ce qui l'avait ravi dès qu'il fut sorti de France, ce fut l'opulence de la végétation, l'épaisseur des frondaisons, la majesté des ormes, des tilleuls, des chênes et des hêtres, toutes essences peu ou point acclimatées là-bas, leur fraîcheur, leurs verdoyances humides et quasi lustrales, l'émeraude lubrifiée des immenses pâturages et même la grisaille des pluies, les voiles des brouillards, mais surtout les caprices et les chevauchées des nuées sur l'infini des horizons.

Cette nature prodigue et désordonnée, qu'on aurait dit en perpétuelle révolte, aussi indisci-

plinée que ses naturels, le changeait quelque peu de la symétrie, nous dirions aujourd'hui de la stylisation et du classicisme des décors méridionaux, réguliers, corrects et uniformes, de ces perpétuelles terrasses d'oliviers, de vignobles, de cyprès et de buis, de son immuable azur, de son soleil aveuglant, de cette radieuse, mais fastidieuse monochromie.

Magrice finirait par associer aux prestiges du paysage flamand, la plastique plantureuse des habitants. Aussi ample que consistante et corsée, cette race s'épanouissait comme une roseraie où le satin de la flore féminine s'harmonisait avec le velours duveté, le fauve pigment de la charnure virile.

Il va sans dire que notre Lusitain ne démêlait point toutes ces impressions, comme le ferait un Portugais de ce siècle confronté avec notre peuple et notre pays. C'est, en somme, nous qui l'expliquons au lecteur, qui le révélons à lui-même, qui l'arrachons à sa passive inconscience.

Mais il subissait toutes ces impressions, sans les raisonner.

D'ailleurs, pas plus que ses contemporains, les paladins de son temps, Magrice ne raffinaient sur ses sentiments. Il n'était ni artiste, ni même clerc, alors qu'aujourd'hui tous sont ou veulent être pourris de littérature. Il vivait sa poésie au

lieu de la composer : ses gestes mêmes étaient de l'épopée, son roman de l'amour, son lyrisme était sa foi. Le reste, il l'abandonnait plutôt dédaigneusement aux jongleurs, ménestrels, troubadours, admis tout au plus à distraire le châtelain entre deux chasses ou deux pas d'armes.

C'est aux approches de Gand, que la bouillonnante luxuriance de ce peuple et de ce terroir devaient se manifester à Magrice de la façon la plus saisissante et la plus impérieuse.

BIBLIOGRAPHIE

POESIES

MYRTES ET CYPRÈS.
ZIGZAGS POÉTIQUES.
LES PITTORESQUES.

ROMANS

KEES DOORIK.
VOYOUS DE VELOURS (*La Renaissance du Livre*).
LA FANEUSE D'AMOUR (*La Renaissance du Livre*).
LA NOUVELLE CARTHAGE (*La Renaissance du Livre*).
ESCAL-VIGOR.
LE TERROIR INCARNÉ.

CONTES ET NOUVELLES

CYCLE PATIBULAIRE (2 volumes),
(*La Renaissance du Livre*).
MES COMMUNIONS.
KERMESSES (*La Renaissance du Livre*).
NOUVELLES KERMESSES.
DERNIÈRES KERMESSES.
LA DANSE MACABRE DU PONT
DE LUCERNE.
PROSES PLASTIQUES (*à paraître*).
LA QUERELLE DES BŒUFS ET DES
TAUREAUX (*à paraître*).

HISTOIRE

AU SIÈCLE DE SHAKESPEARE.
LES FUSILLÉS DE MALINES.
LES LIBERTINS D'ANVERS.

BIOGRAPHIE ET CRITIQUE

HENRI CONSCIENCE.
PETER BENOIT.
LES PEINTRES ANIMALIERS BELGES.

THEATRE

LA DUCHESSE DE MALFI, *traduit*
de John Webster.
PHILASTER, *traduit de Beaumont*
et Fletcher.
EDOUARD II, *traduit de Chris-*
tophe Marlowe.
L'ESCRIME A TRAVERS LES AGES.
L'IMPOSTEUR MAGNANIME.
KEES DOORIK.

En préparation :

TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS.
ÉTUDES ELISABETHIENNES.

Magrice en Flandre

ou

Le Buisson des Mendiants

ROMAN PICARO-CHEVALERESQUE



BRUXELLES

LA RENAISSANCE DU LIVRE

12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

1928